

Pour comprendre le livre de l'apocalypse

Présentation générale de l'apocalypse

Vouloir présenter en quelques pages, sans pouvoir les justifier en détail, le plan et la structure de l'Apocalypse (Apo), le livre le plus mystérieux du N.T. sinon de toutes les Ecritures judéo-chrétiennes, ce n'est pas un projet ambitieux, c'est une véritable gageure. On est saisi de vertige devant l'obscurité de cet écrit presque unique en son genre. On se trouve dans le désarroi devant les multitudes de plans proposés par les exégètes qui l'ont étudié.

Ma mesure ici ne consistera pas à tout expliquer, à tout clarifier, à tout justifier. Le juste milieu qui m'a paru nécessaire de choisir est de proposer une vue d'ensemble de l'Apo qui trahira le moins possible l'intention de l'auteur-visionnaire.

En gros, on distinguera, après un Prologue (0), cinq grandes parties (1 à 5) pour lesquelles des limites textuelles et une première signification théologique seront suggérées. En un deuxième mouvement, les correspondances entre elles des différentes sections ainsi définies pourront être évoquées : les lettres aux 7 Eglises en recevront un éclairage que s'efforcera de ne pas éteindre le commentaire qui en sera ensuite fourni.

Un dernier mot encore. Tout comme les évangiles, l'Apo est un écrit marqué par les paradoxes de la personne et du message de Jésus. Aucune lumière n'y luit qui n'accentue aussitôt le contraste des ténèbres. Si l'Agneau est debout, en posture de vainqueur, il est néanmoins égorgé, car il est mort (Ap 5, 6). Chaque section, chaque chapitre, presque chaque verset témoigne de ces contradictions apparentes. La mise en relief d'un aspect des choses ne doit pas effacer du regard son antithèse, même si celle-ci n'est pas rappelée : on voudra bien s'en souvenir.

1. Structure générale de l'Apocalypse.

1.0. Le prologue

1.0.1. Limites et contenu

Même si l'Apo a pour objet une question fondamentale et éternelle ainsi qu'il sera dit plus loin, il ne paraît pas être un écrit universel. Elle semble être destinée à une région bien délimitée, une province d'Asie Mineure et, partant, elle se soumet aux lois générales de la littérature de circonstance à savoir : le genre littéraire apocalyptique.

L'Apo commence par un prologue (Ap 1, 1-8) dans lequel on reconnaît trois éléments principaux :

- le titre général de l'ouvrage (Ap 1, 1)
- l'authenticité de l'écrit et la qualité de l'auteur (Ap 1, 1-3) ;
- une adresse aux destinataires (Ap 1, 4-8)

En dépit de cette division, il est aisé de reconnaître l'unité des trois premiers versets, marqués en leur début et en leur fin par le thème de l'imminence (« bientôt » : v. 1 ; proche : v. 3) ; quant aux vs. 4-8, ils sont encadrés par la titulature répétée : « Celui qui est, qui était et qui vient ». Mais pour l'instant, une seule de ces données mérite interrogation car elle a affaire avec la structure de l'écrit.

1.2. Qu'est-ce que le chiffre 7

1.2.1. Quand le symbole devient système rédactionnel

Lorsqu'on sait le rôle important que jouent les nombres dans la littérature orientale en général et dans les écrits apocalyptiques en particulier, l'attention est attirée par la mention, répétée, du chiffre « 7 », le seul qui soit utilisé dans ce prologue (v.4). L'idée qu'il y aurait ici une indication relative à la structure du livre ne serait qu'une hypothèse si un coup d'œil furtif sur la section consacrée aux sept Eglises ne révélait que ce chiffre « 7 » y est mentionné quinze fois. C'est beaucoup. Une plus grande indiscretion encore montrerait que ce chiffre « 7 » est utilisé au total 54 fois dans la seule Apocalypse alors qu'il n'apparaît que 33 fois dans l'ensemble des autres livres du Nouveau Testament. Et que dire si l'on s'attarde à compter le nombre de mots des différents septénaires (voir ci-dessous le plan du premier septénaire relatif aux 7 lettres) ! Cette fréquence insolite réclame explication.

L'origine de l'intérêt porté au chiffre « 7 » est obscure. Il faut sans doute la chercher dans l'astronomie (le nombre des planètes, celui des étoiles de la Grande Ourse, celui des phases lunaires ?) d'où en tous cas a découlé le comput hebdomadaire. Le sabbat, septième jour, achevait la semaine et l'on sait combien la Bible a « sacralisé », si l'on ose dire, ce jour qui avait « vu » s'achever la création. De ce chef, le nombre sept – tout comme d'ailleurs « douze », pour des motifs qui vont être dits – a exprimé assez naturellement l'idée de la totalité, de l'achèvement, de la perfection. Les élucubrations familières au monde grec – qui voyaient dans un et trois des nombres masculins, dans deux et quatre des nombres féminins et dans sept un chiffre virginal – n'ont guère effleuré la pensée juive.

Celle-ci, par contre, a décomposé volontiers le chiffre 7. Il correspond à **4 + 3**.

Quatre est un chiffre cosmologique, évoquant la création dans son ensemble : parler des 4 points cardinaux, ou des quatre coins, ou des quatre vents de la terre (cf. Is 11, 12 ; Ez 37, 9), c'est dire toute la terre. Signaler la présence de quatre mille hommes au banquet de la seconde multiplication des pains (en Mc 8, 9), c'est affirmer que tous (mille) les hommes de partout (quatre) sont admissibles à l'eucharistie.

Par ailleurs, **trois** est le chiffre de Dieu, du sacré. Répéter un geste trois fois (voir par ex. en Jn 28, 15-17) confère à ce geste quelque chose d'éternel, de définitif, d'irréversible.

Trois est un nombre entier qui évoque tout ensemble d'unité et la multiplicité, la singularité et la richesse, ce qui convient souverainement à Dieu.

Si donc **sept** exprime la totalité, c'est d'une manière particulière parce qu'il est le chiffre de la **rencontre de la création et du créateur** (4 + 3) ; douze en fait autant, pour la même raison (4 x 3). Leurs multiples ne peuvent qu'accentuer encore, s'il est besoin, cette mystique. Par contre, **leur moitié est marquée d'imperfection, d'inachevé, de manqué**, de mal : « trois et demi » et « six » joueront ce rôle dans toute l'Apo (cf. par ex. Ap 13, 18)

Le nombre de septénaires mentionnés dans l'Apo est impressionnant. Outre les sept lettres, il y a sept sceaux, sept trompettes, sept tonnerres, sept anges, sept coupes, etc. Mais il est remarquable que, ne fût-ce que grâce à une astuce stylistique, tous ces septénaires sont divisés en deux séries de 3 + 4 ou de 4 + 3. Ainsi par exemple, les sept trompettes (Ap 8, 6) se divisent en réalité en une première série de quatre qui déclenchent

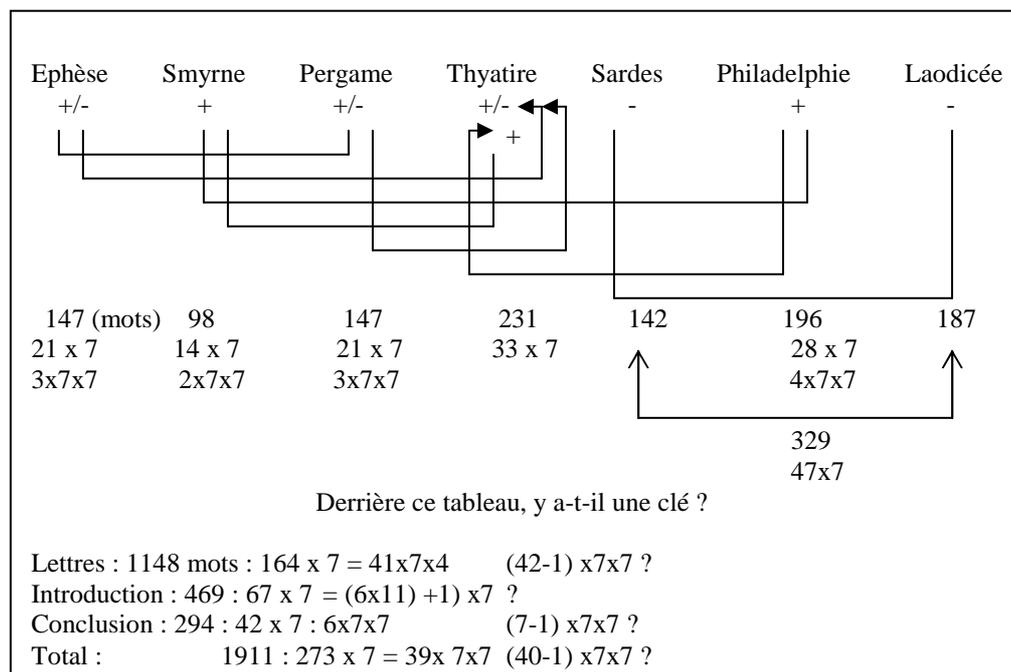
des cataclysmes cosmiques successivement sur la terre, la mer, les fleuves et le ciel (Ap 8, 7-13) et une seconde série de trois annonçant les fléaux qui doivent frapper les hommes (Ap 9, 1 et s.) ; la même observation vaut également pour les sept coupes (Ap 16, 1 et s.). Les sept lettres, pourtant de facture très semblable, permettent de vérifier encore cette volonté de mettre en évidence les schémas 3 + 4 ou 4 + 3. Il est en effet remarquable que, dans les trois premières lettres, la récompense est promise au vainqueur après l'admonition : « Celui qui a de l'oreille, qu'il entende... » ; cet ordre est inversé dans les quatre dernières lettres, sans motif apparent.

De cet exposé et de ces constatations ressort, en quelque sorte, le projet total de l'auteur de l'Apo. Son problème est d'opérer la réunion de quatre, la création, avec trois, le Créateur. Comment pourrait se réaliser, et en quel point, cette rencontre entre la terre et le ciel, entre l'homme et Dieu ? C'est un dialogue qu'instaure l'auteur, à l'intérieur de sa foi, entre ce monde qui passe et le monde à venir, entre le temps et l'éternité, entre l'histoire et le Maître de l'histoire.

Sans doute, au stade qui est celui-ci, la découverte d'un tel projet repose sur cette tête d'épingle qu'est l'analyse du chiffre sept. Mais la présentation qui suit va, pas à pas, confirmer et préciser ce contenu de l'Apo.

1.1. Le premier septénaire : les 7 lettres (Ap 1, 9 – 4, 11)

1.1.1. Plan général



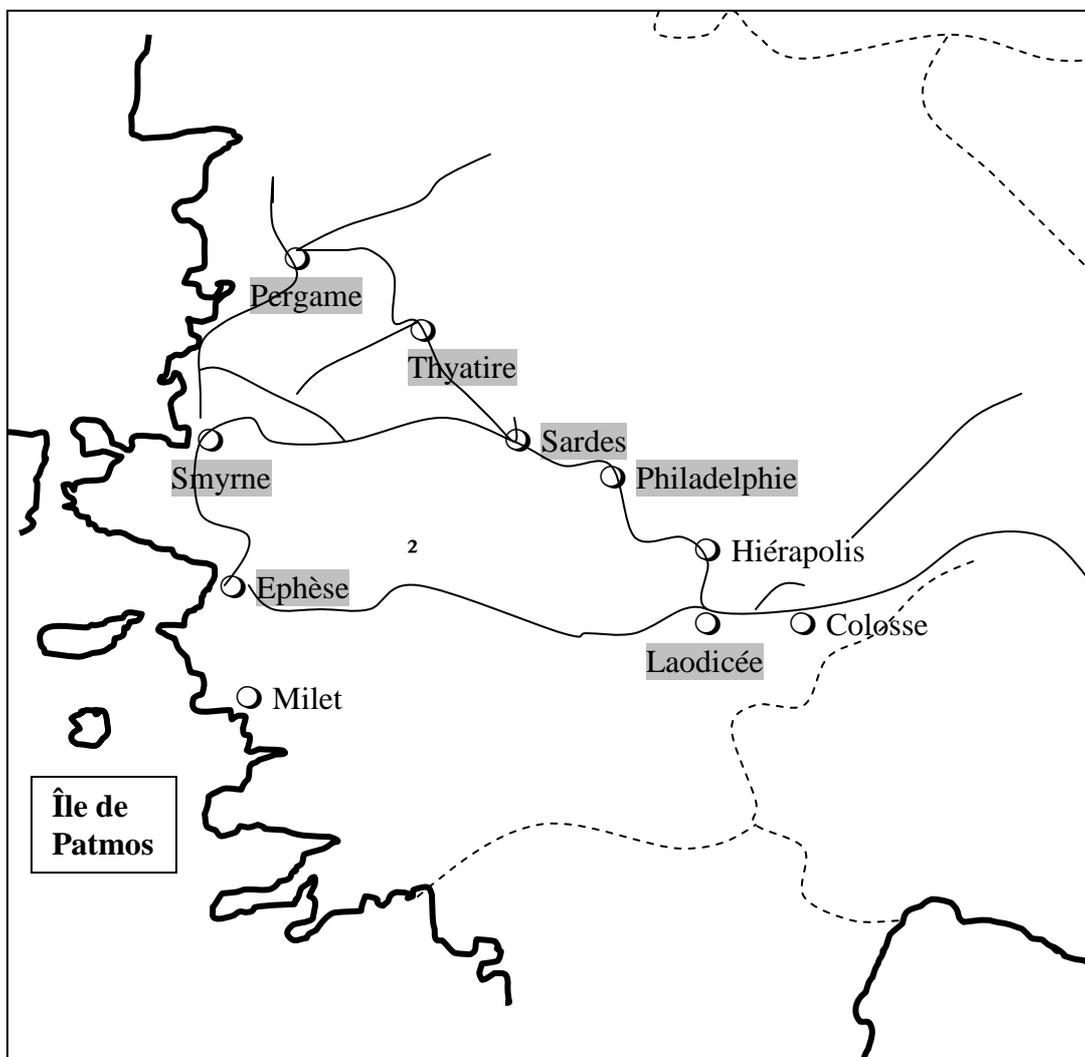
1.1.2. limites et contenu

S'il semble avoir été difficile à quiconque de nier l'unité des lettres aux sept Eglises étalées sur les chapitres 2 et 3, l'accord, par contre, a, paraît-il, été moins réalisé sur les limites exactes de cette section.

Par analogie de construction avec les autres septénaires qui suivront, on peut penser que celui-ci aussi débute par une vision préparatoire, celle du Fils de l'homme (Ap 1, 9-20).

Le chiffre « sept » est répété jusqu'à neuf fois (soit 3 x 3) : trois fois à propos des Eglises (v. 11 et 20), trois fois à propos des candélabres (v. 12 et 20) et trois fois à propos des étoiles (v. 16 et 20) qui sont en réalité des anges. Le commentaire reviendra en son temps sur la théologie qui est ici incluse. Pour l'instant, il suffira de comprendre ceci : **une certaine vision, c'est-à-dire intelligence, du Fils de l'homme prépare à la rédaction de lettres adressées à des Eglises sur lesquelles le Seigneur veille (thème de l'étoile-ange) et qui sont, soit le lieu de sa présence resplendissante, soit l'instrument de sa gloire (thème du candélabre).**

A cette introduction suit le corps de la section, constitué par les lettres elles-mêmes adressées à sept Eglises, en partant du Sud (Ephèse : Ap 2, 1-7), en remontant vers le Nord, via Smyrne (Ap 2, 8-11), jusqu'à Pergame (Ap 2, 12-17), s'inclinant ensuite vers l'Est, par Thyatire (Ap 2, 18-29) et Sardes (Ap 3, 1-6) jusqu'à Philadelphie (Ap 3, 7-13) et enfin Laodicée (Apo 3, 14-22) la plus orientale des citées choisies. Ces sept Eglises dessinent ainsi un demi-cercle autour du Fils de l'homme, couronne terrestre ornant l'Homme céleste. Voyons ce que cela représente sur une carte



Pour clôturer la section de ce premier septénaire, une liturgie d'adoration se développe au ciel, c'est-à-dire dans la sphère propre à Dieu (Ap 4, 8-11). Les messages aux Eglises terrestres se trouvent ainsi encadrés par une vision et une liturgie qui semblent les appeler et les prolonger.

1.1.3. Qu'est-ce qu'une lettre ?

Le premier des cinq grands septénaires de l'Apo se distingue des autres par une caractéristique évidente : il ne recourt pas à une symbolique difficile, comme celle des sceaux et des trompettes, mais il utilise tout simplement un genre littéraire, le genre épistolaire. Encore faut-il bien percevoir que ce genre est multiforme et ambigu.

Il y a d'abord la lettre personnelle, d'un individu à un autre et dont le contenu est variable à l'infini, selon l'intérêt des correspondants. Dans le N.T., le billet à Philémon relève, par exemple, de cette catégorie. La plupart des lettres de Paul méritent, elles, la dignité supplémentaire d'épîtres. Il s'agit d'exposés didactiques, aux sujets variés mais toujours assez amples, rédigés par une personne – rarement un groupe – pour une collectivité. Le lien entre le sujet traité et la situation ou les besoins de la communauté peut être lâche, quoique le plus souvent il soit précis : l'épître répond à des questions posées à l'épistolier par un groupe bien connu de lui. Enfin, la lettre peut encore être une pure convention, une pure fiction littéraire. Les lettres persanes de Montesquieu entrent dans cette catégorie : elles n'ont de la lettre que le nom et le revêtement qui dissimulent un propos bien plus général.

Les lettres aux sept Eglises peuvent-elles être assignées à l'un ou l'autre de ces trois genres épistolaires ? Sont-elles des « épîtres » ou des fictions ? A les considérer en elles-mêmes, tout milite en faveur d'épîtres authentiquement adressées par un auteur unique à des collectivités bien précises puisque nommément désignées : nous n'avons pas seulement la lettre, mais encore l'enveloppe et l'adresse. En plus, en chacun de ces textes, des traits émergent qui ne peuvent s'interpréter que par la situation concrète – histoire, géographie, usages, architecture, culture, etc. – de chacune de ces sept villes.

Il ne faut cependant pas perdre de vue que ces sept documents sont enchâssés dans un ensemble qui se donne lui-même tout entier comme un message (Ap 1, 4-6 est comparable à l'introduction de bien des épîtres de St Paul. Toute l'Apo est une épître qui, elle, ressortit davantage au genre littéraire de la fiction littéraire. Au surplus, si l'analyse qui est proposée du chiffre sept est aussi exactes que les conclusions qui en ont été tirées, il apparaît que le sujet abordé par cet écrit dépasse, et de loin, les nécessités ou les problèmes de quelques Eglises particulières. C'est à un véritable traité d'ecclésiologie que nous avons affaire. Les dimensions mêmes et l'ambition de ce livre ne permettent plus guère de parler de lettre, pas plus que pour les Provinciales de Pascal.

Par l'intermédiaire de sept Eglises d'Asie, c'est toute l'Eglise universelle et éternelle de Jésus-Christ qui est sollicitée et enseignée. Le genre littéraire épistolaire met simplement en un grand relief la personnalité de leur véritable auteur, lequel est tout ensemble le Seigneur glorifié et son Esprit Saint. Toute l'Eglise – ou toutes les Eglises – se trouvant encore en sa condition terrestre est interpellée ici : son sens, son existence, sa raison d'être, son rôle dans la création, son devenir, voilà tout le message des lettres, rendues exemplaires à partir de situations concrètes, mais typiques plus encore de toutes les situations de toute Eglise, par-delà les frontières du temps et de l'espace.

1.2. Deuxième septénaire : les 7 sceaux (Ap 5, 1 - 7, 17)



1.2.2. Limites et contenu.

Le deuxième grand septénaire de l'Apo est bâti sur le même patron que le premier et d'ailleurs, pour le dire tout de suite, que le quatrième et le cinquième. Il est donc préfacé par une vision inaugurale qui a pour personnage central un ange puissant (Ap 5, 1-14) à partir duquel une action multiple se déroule ; celle-ci est décrite en référence au livre sept fois scellé. A la vision s'enchaîne la rupture des sceaux, à tout le moins des six premiers (Ap 6, 1-17), chacune d'entre elles déclenchant une action particulière. La rupture du septième sceau est postposée jusqu'en Ap 8, 1 afin d'assurer un enchaînement avec le septénaire suivant. Le procédé est classique dans la littérature orientale et hébraïque en particulier. La dernière action d'une séquence provoque et permet la première action de la séquence suivante : le scénario s'enchaîne ainsi avec une grande force d'unité.

Comme plus haut encore, une liturgie d'adoration ferme ce septénaire (Ap 7, 1-17) ; celle-ci est l'œuvre de la totalité (1000) de tout Israël (12 x 12) et le cortège innombrable de toutes les nations.

Littéralement donc, ce deuxième septénaire se laisse cerner de la même manière que le premier : vision introductrice – septénaire – liturgie d'acclamation et de louange (doxologie : louange exprimant le salut). Mais une pause est encore nécessaire afin de s'interroger sur la signification biblique du sceau, le symbole déterminant de toute cette section.

1.2.3. Qu'est-ce qu'un sceau ?

En Orient, tous les personnages de quelque notoriété possèdent un sceau gravé de leur nom ou de leur marque afin d'indiquer le signe de leur maîtrise et de leur propriété sur tout ce qui leur appartient : choses, écrits, bêtes et hommes. Le sceau est un objet tellement personnel qu'on ne s'en dessaisit pas : on le porte soit en sautoir, soit comme une bague au doigt.

Dieu aussi possède un sceau dont il peut faire de multiples usages. Qu'il puisse sceller les étoiles du firmament afin de les empêcher de briller dans la nuit (cf. Jb 9, 7) est un signe évident de sa puissance ; cette puissance est miséricordieuse lorsqu'elle s'emploie à sceller les péchés des hommes afin qu'ils disparaissent et qu'on en parle plus (Jb 14, 17). S'il marque Jésus de son sceau (Jn 6, 27), c'est pour signifier qu'il lui appartient sans retour, totalement, à l'instar de la Bien-aimée qui est toute au Bien-aimé dès lors qu'elle l'a mis comme un sceau sur son cœur (Ct 8, 6).

Ici, plus précisément, c'est d'un document dont il s'agit. Il est scellé sept fois, c'est-à-dire totalement. Le livre mystérieux est, de toute évidence, de l'écriture même de Dieu. Il contient des informations dont on soupçonne l'importance : à la pensée qu'on ne peut les déchiffrer, le visionnaire a des larmes aux yeux (Ap 5, 4-5). Le message remplit tout le livre, c'est-à-dire tout le rouleau, puisque celui-ci est couvert d'écriture au recto comme au verso. C'est dire d'une part que ces informations sont complètes et que rien ne peut y être ajouté ; c'est dire aussi, d'autre part, qu'il est possible d'en deviner quelques bribes,

grâce aux lignes apparentes. Mais l'essentiel du livre est scellé : il est l'exclusive propriété de Dieu. Il est également son secret. Lui seul connaît le contenu du message et ce secret n'est transmissible que si telle est la volonté de son propriétaire. Enfin, le sceau atteste l'authenticité de l'écrit ; il en indique l'origine et par là-même la vérité.

D'un côté donc, le sceau signifie la propriété, le caractère secret et la vérité ou l'authenticité du message. Mais de l'autre, il n'a de signification réelle que dans la mesure où ce message est destiné à quelqu'un : on ne scelle pas un livre afin qu'il demeure éternellement fermé, mais afin que le lecteur à qui il est destiné ait l'assurance de n'être pas en présence d'un faux. Nous voici dans l'attente impatience et dans l'espérance de connaître le vrai message de Dieu.

Bientôt, on s'en doute, il va y avoir transfert de propriété. Le secret va être partagé et le pouvoir même de Dieu transmis à quelqu'un. Or, le livre sept fois scellé est là, non point « dans » mais « sur » la main droite de Dieu, offert à quiconque en sera jugé digne. Le message n'est pas formellement destiné à l'Eglise ou à quelqu'un d'Eglise, mais à n'importe qui, dans le ciel, sur ou sous la terre (Ap 5, 1-3). Finalement, seul un agneau immolé sera dépositaire du message et, par là, du pouvoir même de Dieu dont il partagera toute la puissance (il a sept cornes) et toute la connaissance (il a sept yeux : Ap 5, 6).

La révélation du message secret et total de Dieu est ainsi commise à l'Agneau. Au fur et à mesure de la rupture des sceaux, des bribes de cette apocalypse (on sait que ce mot est synonyme de révélation, de dévoilement) vont être manifestées et l'on connaîtra, de manière de plus en plus précise, l'objet puis le contenu de cet acte authentique de Dieu.

Successivement vont éclater les « événements » suivants : d'abord la certitude d'une victoire finale du camp de Dieu, signifiée par la couleur blanche, et d'une alliance avec Dieu, symbolisée par l'arc du premier cavalier (Ap 6, 2 ; cf. Gn 9, 13) ; ensuite surviennent trois fléaux, l'un militaire (Ap 6, 4), l'autre calamité, la prière d'intercession des martyrs prend son envol (Ap 6, 10) afin que puissent se mettre en place la restauration et l'équilibre compromis (Ap 6, 12 et s.).

Le septénaire des sceaux, dans cette lecture très superficielle qui vient d'être faite, met donc en évidence trois séries d'éléments. D'une part, en exergue, une assurance de victoire ; d'autre part, une description des événements les plus tragiques et les plus communs dans l'histoire des hommes en tout temps ; enfin, une intervention et une interprétation de foi. Ce qui se trouve visé ici, ce n'est plus le sens de l'existence de l'Eglise, comme dans le premier septénaire des lettres, mais bien le sens de l'histoire tout court. Le premier septénaire se demande : qu'est-ce que l'Eglise ? Le deuxième s'interroge : qu'est-ce que l'Histoire ? De cette histoire, Dieu détient le secret, signifié par les sceaux, et sur elle il a autorité et puissance. Mais secret, autorité et puissance sont transmis à l'Agneau : c'est de lui qu'émanera la lumière permettant aux hommes d'apercevoir et de lire le mystère de leur histoire.

Mais qu'est-ce que cet Agneau et comment va-t-il agir lorsque, le septième sceau étant brisé, le livre va enfin se dérouler complètement ? C'est ce que doit nous apprendre le troisième septénaire, celui qui occupe le centre de toute l'Apocalypse.

1.3. Troisième septénaire : les 7 trompettes (Ap 8, 1 – 14, 20)

1.3.2. Limites et contenu

Le septénaire central de la construction est le plus difficile de tous car sa structure en est différente. C'est le signe évident qu'il a une force particulière, déjà évoquée par sa position culminante dans le plus d'ensemble (voir les différents plans dans le pt « Symphonie générale de l'Apo, p.)

L'ouverture du septième sceau, à laquelle suit une intense méditation, permet l'habituelle vision préparatoire. Celle-ci a pour personnage principal un ange muni d'un encensoir (Ap 8, 1-5). Par contre, aucune liturgie ne vient clôturer ce septénaire avant que ne débute le septénaire suivant, celui des fléaux et des coupes (Ap 15, 1). Cette perturbation littéraire indique sans doute la fonction et le caractère privilégié de la présente section.

De celle-ci, toute liturgie, tout chant de victoire et de majesté ne sont pas exclus pour autant. Au moins en première analyse, il semble qu'on puisse reconnaître une invocation de ce type, occupant le centre du septénaire ; elle paraît divisée en deux moitiés (Ap 11, 16-19 et Ap 12, 10-12), encadrant donc l'épisode Ap 12, 1-9, celui du signe grandiose de l'Incarnation de Dieu. Si l'apocalypse doit avoir un sommet, il doit être ici, conformément aux canons de structure littéraire les plus communs dans les compositions bibliques.

L'Incarnation de Dieu est précédée d'un triple tableau qui dépeint successivement les cataclysmes annoncés par les six premières trompettes (Ap 8, 6 – 9, 21), quelles que soient les subdivisions à noter dans cette série, puis la proclamation de l'Évangile, contenu dans le petit livre ouvert, doux à la bouche mais amer aux entrailles (Ap 10, 1-11), enfin la passion et la crucifixion du double Témoin dont il est parlé aussi bien au pluriel qu'au singulier (Ap 11, 1-14).

Le martyr par la croix du Témoin étant inéluctable, l'Incarnation est enfin décidée et provoque la double doxologie qui vient d'être dite. Les échos de celle-ci ne sont pas encore apaisés qu'un nouveau triptyque s'ensuit. Après que la victoire « de principe » de l'enfant nouveau-né sur le dragon ait été déclarée (Ap 12, 13-18) vient le temps du délai au cours duquel les forces complémentaires du mal (les deux bêtes) vont tenter leurs ultimes et vains efforts (Ap 13, 1-18). Mais tout se solde par le triomphe total de l'Agneau (Ap 14, 1-5) dont le nom de la septième trompette avait permis la naissance (Ap 11, 15).

Ainsi, c'est le mystère de la mort, de l'incarnation et de la résurrection de Dieu, enfant et Agneau, qui fait l'objet propre de ce septénaire de trompettes.

La succession même de ces trois mystères détourne de voir, tant dans cette section que dans l'ensemble du livre, un ordre chronologique terrestre. Tout se passe du point de vue du ciel, c'est-à-dire du point de vue de la sphère mystérieuse de Dieu, l'auteur du livre de l'Histoire, sept fois scellé. C'est la décision de la mise à mort, consécutive elle-même au désordre qui s'installe dans la création, qui décide du va-tout de l'Incarnation ; et celle-ci est annoncée par le claironnement de la septième des trompettes entrées dans le concert de la création à la rupture du septième sceau.

A partir de ceci, il est légitime de pressentir que les deux derniers septénaires s'efforceront d'apporter réponse aux questions soulevées par les deux premiers, le point d'interpénétration entre l'aujourd'hui de l'Église et de l'Histoire et leur devenir étant

fourni par l'Incarnation de Dieu. Mais avant de passer à ces deux derniers stades, il convient, comme on l'a fait précédemment de suggérer en quelques mots le symbolisme des trompettes qui marque ce septénaire.

1.3.3. Qu'est-ce qu'une trompette ?

Bibliquement parlant – car la Bible paraît être la seule clé d'interprétation de l'Apo qui est un écrit judéo-chrétien comme tous ceux du N.T. -, la trompette est un instrument d'abord militaire et puis liturgique. Le rôle qu'elle joue dans presque toutes les apocalypses, inspirées ou non, est en dépendance des significations bibliques générales : qu'il soit donc permis de limiter notre enquête à celles-ci.

Militairement parlant, la trompette donne le signal de combat. Un tel signal ne peut être ordonné que par celui qui a la responsabilité de l'attaque : le général d'armée, le roi, le chef. Il provoque le rassemblement immédiat des troupes sous l'étendard près duquel se tient le clairon et permet d'éviter la mêlée, l'assaut par unités dépourvues d'organisation. La trompette ne résonne, bien évidemment, qu'au moment jugé opportun, lorsque les conditions favorables à l'action sont estimées réunies. Elle est convocation et provocation ; elle transmet un ordre et une mission d'attaque.

En ce sens, il y a quelque point commun avec la symbolique du sceau. Celui-ci aussi, on l'a vu, était convocation et provocation ; il était appel à la transmission d'une connaissance, et partant d'un pouvoir. Ici, il y a plus, si différence de plus il y a entre la connaissance et l'action. Dieu a transmis sa connaissance mystérieuse (mystérique) de l'Histoire à l'Agneau ; sitôt celui-ci investi de cette prérogative nouvelle, les trompettes peuvent se mettre à entonner le chant des actions successives qui permettront une heureuse réalisation des secrets contenus dans le livre scellé.

Sous cet aspect militaire, le récit, légendaire et théologique, de la prise de Jéricho (Jos 6, 1-16) ajoute à cette perspective une touche d'autant plus apocalyptique qu'il s'agit également de sept trompettes, embouchées par sept prêtres, sept jours de suite. C'est l'ultime trompette du dernier jour qui est décisive : à ce son, les murs de la ville s'effondrent et l'action militaire se réduit ensuite à des actes stratégiquement secondaires, même s'ils sont religieusement importants (Jos 6, 20-21). Mais il faut observer avec attention le fait que la trompette provoque un double effet : d'une part, Jéricho, symbole de la résistance à Israël, est détruite de fond en comble (aspect négatif de la trompette), et d'autre part et de ce chef Israël pénètre et prend pied dans la terre qui lui est promise (aspect positif). Au moins en dernière analyse (c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de la septième), la trompette met un terme à la résistance des forces du mal tout en rendant crédible la promesse et l'espérance qui excitaient les guerriers à entrer en action.

Tout ceci étant précisé, peu reste à commenter sur la trompette liturgique qui résonnait dans les processions et dans le Temple (Ps 47). Elle n'est que transposition, spiritualisée, de sa signification guerrière. Yahvé étant réputé être le chef militaire d'un combat d'un autre ordre. Autour de Lui se rassemble un peuple décidé à guerroyer, sous sa bannière, contre les profanateurs du Décalogue afin de mériter l'alliance conclue. Sans doute un tel combat est-il destiné historiquement à être sans cesse répété, mais la liturgie a pour effet d'en anticiper la victoire finale en s'intégrant dans l'éternel aujourd'hui de Dieu.

1.4. Quatrième septénaire : les 7 coupes (Ap 14, 6 – 19, 8)

1.4.1. Limites et contenu

On pouvait s'y attendre : ce quatrième septénaire s'ouvre par une vision inaugurale. L'apparition de trois anges (Ap 14, 6, 8, 9) précède celle d'un « fils de l'homme » (Ap 14, 14), elle-même suivie de celle de trois nouveaux anges (Ap 14, 15, 17 et 18) ; le tout forme une sorte de faux septénaire, évoquant en quelque manière un tribunal céleste, préludant (Ap 14, 6-20) au vrai septénaire des coupes/fléaux qui va, en effet, instituer le jugement, car ces fléaux sont les derniers (Ap 15, 1).

Il ne faut pas perdre de vue que la victoire de l'enfant-agneau est acquise dans son principe. Tout ce qui va s'en suivre à présent n'est que la ratification. Aussi bien, dès avant que ne se prononce le jugement final sur l'Histoire, l'amorce d'une doxologie éclate (Ap 15, 2-4) qui s'épanouira en d'immenses « Amen » et « Alléluia » à la fin de la séquence (Ap 19, 1-8). C'est ainsi que toute une liturgie qui va cerner l'effusion des sept coupes (Ap 15, 4-18, 24) dont le mouvement est complexe.

Symboliques, les coupes provoquent des fléaux symboliques qui représentent et annoncent le jugement final sur l'histoire dont on sent venir la fin. Tel est bien en effet le sens biblique du « jugement » qui n'est pas forcément condamnation : le jugement est séparation entre ce qui était sous le regard de l'homme et ce qui devient sous le regard de Dieu. Les œuvres jugées entrent dans la sphère de Dieu – le « ciel » - et cessent dans ce monde ambigu où lumières et ténèbres s'enchevêtrent. Il semblerait donc qu'il y ait dans le versement de ces coupes (Ap 15, 4 – 16, 21) annonce symbolique et prophétique du résultat final de l'Agneau immolé, incarné et ressuscité : la chute des puissances historiques du mal. Celles-ci prennent corps dans une double image très biblique : la prostituée qui partage sa vie avec les idoles et Babylone qui enchaîne le peuple dépositaire d'une promesse de libération (Ap 17 et 18). Parce qu'il draine en son histoire une incessante idolâtrie, parce qu'il tient captif le peuple libéré par l'Agneau, ce monde est promis à un jugement qui sera décisif de sa fin : elle est tombée, Babylone la grande ! L'Alléluia céleste peut retentir car, grâce à l'Agneau, le jugement contenu dans ce livre sept fois scellé est enfin rendu.

Il ne reste plus maintenant qu'à définir le sort de l'Eglise. Ce sera l'objet du dernier des septénaires de l'Apocalypse auquel on s'attachera après avoir rappelé, en quelques lignes, la symbolique biblique des coupes qui viennent de se déverser.

1.4.2. Qu'est-ce qu'une coupe ?

Depuis sa sédentarisation et, surtout, son urbanisation, Israël a utilisé quotidiennement cet instrument banal qu'est la coupe dans laquelle le maître de maison verse à boire pour ses convives. La coupe circule ensuite de mains en mains et institue de la sorte une alliance étroite entre les invités (cf. 1Co 11, 25). La coupe est donc symbole d'alliance et de communion, de partage de cette joie comme évoquée et provoquée par la fin qu'elle contient.

Pour les siens, Dieu a préparé une coupe, et une coupe débordante, à la mesure de sa démesure (Ps 23, 5). Tous en peuvent goûter, mais d'aucuns préfèrent celle qui réunit aux idoles et fait monter aux lèvres leurs noms (Ps 16, 4-5). Refuser la coupe que Dieu

présente ou lui préférer une autre coupe devient ainsi un signe de dé-communication, dont les conséquences sont prévisibles. La coupe devient ainsi un signe de dé-communication, dont les conséquences sont prévisibles. La coupe de Dieu devient une coupe de colère et le vin de la joie se mue en vin de l'ivresse. Ce qui devait être source de vie et de joie devient fléau conduisant à la mort. En ce sens, la coupe est un symbole ambigu susceptible de deux significations antinomiques (= contradictions entre 2 lois ou deux systèmes philosophiques) selon l'usage qui en est fait.

L'aspect dominant de la coupe comme symbole est un aspect liturgique et culturel. L'usage fréquent qui en est fait dans les sacrifices du Temple suggère que la coupe est l'instrument symbolique de l'entrée en relation avec le sacré. La coupe suppose une décision, un jugement qui peut être un déchirement : va-t-on entrer en communion avec Dieu ou avec les démons ? En tout état de cause, la coupe prépare une rupture : rupture d'avec Dieu si l'on choisit les démons, rupture avec « le monde » si l'on prend le parti de Dieu.

Le septénaire des coupes est ainsi parfaitement adapté au propos de cette quatrième section de l'Apocalypse. L'Histoire touche à sa fin car ce qui est en elle s'est opposé à la communion divine va être détruit, victime des coupes de la colère ; La dimension historique de la création, de l'Histoire, du monde, s'achève car le temps est promis à la finitude : un autre ordre des choses va être établi.

1.5. Cinquième septénaire : les 7 visions (Ap 19, 9 22, 21)

1.5.1. Limites et contenu

Une courte vision préparatoire, parallèle à celle qui ouvrait le premier septénaire auquel celui-ci apporte réponse, inaugure cette dernière partie de l'ouvrage. Il s'agit d'un ange qui, une nouvelle fois, donne au visionnaire l'ordre d'écrire.

Six visions préparent ensuite l'apothéose contenue dans la septième ; toutes commencent par les mots : « Et je vis ». Nous lisons dans l'ordre : la vision de la parole de Dieu enrobée de victoire (Ap 19, 11-16), la vision d'un ange éclatant mettant fin à tout ce qui est charnel, au sens biblique (et par exemple paulinien) de ce terme (Ap 19, 17 et 19), puis celle de l'anéantissement de la Bête (Ap 19, 19-21). L'ange à la clef forme la quatrième vision, celle du dernier délai de Satan (Ap 20, 1-3) ; la mise en place des trônes pour ceux qui jugeront (Ap 20, 4-10) de concert avec Celui qui siège sur le grand trône blanc (Ap 20, 11-15) permet enfin l'accès à l'ultime vision, longuement et minutieusement décrite : celle de la terre nouvelle et des cieux nouveaux récapitulés dans la Jérusalem Céleste (Ap 21, 1-22,5). Ce long chapitre est à la fois le plus somptueux et le plus puissamment original de toute l'Apocalypse. Il exprime une théologie prophétique d'une rare densité sur laquelle il serait souhaitable de s'étendre davantage. C'est l'épilogue de l'hallucinante aventure de l'Eglise et de l'Histoire ; l'une et l'autre y sont marquées du signe de la fin, mais d'une fin qui est transformation complète. Les 7 Eglises d'Asie et, à travers elles, toutes les Eglises de tous les temps, y peuvent lire leur devenir : mais en attendant, qu'elles n'aient pas l'ambition d'en anticiper dès maintenant les conditions d'existence et de bien-être !

Peut-on parler de liturgie à propos du final non moins solennel par lequel se clôt le livre (Ap 22, 6-20 et la salutation du verset 21) ? Le terme est peu adéquat car il s'agit bien plutôt d'une longue déclaration pathétique de Jésus à ses Eglises. D'ailleurs, il n'y a plus

de Temple et, partant, plus de liturgie au sens propre. L'atmosphère n'est plus celle d'un sanctuaire, mais d'une rencontre amoureuse faite d'appels réciproques : « Viens », dit le Seigneur ; « Viens », répond celui qui entend (Ap 22, 17). Cette invocation sera la dernière, mais éternelle ; celle-là que profèrent ceux qui auront conformé leur conduite aux appels contenus dans les sept lettres et auront chanté l'Amen alléluatique devant le mystère de l'Incarnation de Dieu. Car à ceux qui auront bien écouté, il sera donné de voir.

1.5.2. Parole, écriture et vision

On le sait, le Dieu de la Bible est essentiellement un Dieu qui parle tandis que le croyant est fondamentalement quelqu'un qui écoute. Parler et écouter sont deux verbes qui se répondent, mais l'un et l'autre ont, en Israël, une densité particulière. « Ecouter » n'est pas réductible, comme chez nous, à « prêter l'oreille ». « Ecouter » est un acte de toute la personne, tendue, même physiquement, vers la bouche de celui qui parle. Les oreilles ne sont pas le seul organe de l'audition biblique ; le « cœur » (c'est-à-dire l'intelligence) y a sa part car il s'agit de comprendre et d'interpréter avec discernement. « Ecouter » n'est pas un acte passif car il connote, outre l'exégèse de la parole, l'insertion de celle-ci dans la vie et dans l'agir. Il n'y a qu'une nuance entre « écouter » et « obéir » (ob audire : tendre l'oreille, être à l'écoute).

L'écriture est un aspect privilégié de la parole. Elle est la parole fixée, ravie aux vents qui pourraient l'emporter. Fixer la parole par écrit, c'est rendre celle-ci perpétuelle et irrévocable ; c'est se permettre de vérifier que la parole est fidélité. Aussi bien, le Dieu qui parle à et en Israël est-il aussi l'auteur des Ecritures qui condensent son message et le font échapper à la précarité. Lire la Parole de Dieu est le seul acte visuel, autorisé maintenant, qui puisse nous relier à Dieu.

Car le Dieu d'Israël est un Dieu qui se dérobe à nos regards ; il est un Dieu caché que nul ne peut voir sans mourir. La non-vision est typique de notre condition terrestre ; la vision est une promesse réservée au-delà de la mort. La vision est épanouissement, elle est assouvissement de ce qu'ont amorcé l'audition et la lecture. Les pré-vision que celles-ci permettent déjà ne peuvent avoir lieu qu'avec les paupières closes.

Certes, en Jésus-Christ, Dieu s'est rendu visible (Jn 14, 9-10), mais d'une manière combien voilée ! Il faut les yeux de la foi pour discerner Dieu en Jésus lorsqu'il « apparaît » aux siens, après la Résurrection. Jésus est la concession ultime, le sublime palliatif accordé à l'homme terrestre de réaliser son rêve d'enfin voir Dieu « les yeux dans les yeux » (Is 52, 8)

L'Apocalypse se termine par un septénaire de visions, car elle a débuté par un septénaire d'Ecritures (les 7 lettres). Elle partage la foi au Dieu caché, mais qui parle des paroles stables ; elle veut aussi susciter l'espérance de voir la face de Dieu (Ap 22, 4). Jésus n'est-il pas venu pour dessiller les yeux des aveugles (Lc 7, 22) ? Et les aveugles que les chrétiens se reconnaissent être ne sont-ils pas destinés à devenir des prophètes de Dieu, ces prophètes dont le nom antique était « les voyants » ? Parole, Ecriture et vision sont ainsi étroitement associées : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ce que l'Esprit dit (Ap 2, 7), « heureux celui qui lit » (Ap 1, 3) le message de la Voix qui se donne à voir (Ap 1, 12).

2. La symphonie de l'Apocalypse

Une symphonie ne s'explique pas : elle s'écoute. Seuls les musicologues avertis parviennent à la lire. Très prosaïquement, les pages qui précèdent ont essayé de retrouver les principaux mouvements de l'Apo, travail un peu barbare mais utile pour les Occidentaux aux oreilles peu familiarisées avec de telles compositions. Dégager ces mouvements ne suffit cependant pas. Il faut surtout les entendre jouer et percevoir les liens qu'ils entretiennent entre eux. En rigueur, ce n'est qu'au terme de l'audition qu'il devient possible de raisonner les harmonies de l'œuvre. Pareillement faudrait-il ici avoir achevé le commentaire de toute l'Apocalypse pour rédiger un chapitre final ramassant et ordonnant les grandes lignes de cette œuvre maîtresse.

Afin de ne pas tout perdre, il faut évoquer à gros traits ce que laisse déjà entr'apercevoir le dégagement du plan d'ensemble. Quels échos s'envoient donc l'une à l'autre les cinq grandes parties qui ont été mises en évidence ? Comment s'agencent-elles entre elles et pour dire quelle théologie ? Spontanément deux sortes de schémas viennent à l'esprit dont le premier est du type linéaire et le second du type dit par emboîtements.

2.1. Le schéma linéaire

Le schéma linéaire forme le plan le plus simple qui soit. Les éléments se suivent du premier au dernier, en raison de la logique propre à l'écrit considéré. Selon cette formule, chaque pièce de la composition est fournie afin de permettre l'introduction de la suivante et celle-ci, en retour, ne trouve son sens et sa signification qu'à partir de la pièce précédente. Dans la suite **A – B – C**, l'élément **A** est logiquement premier ; une fois posé, **B** peut intervenir et **B** tire son sens de **A**. Ceci acquis, **C** peut être amené dont le sens ne sera discernable qu'à partir de **A + B** et ainsi de suite.

Dans cette perspective, l'Apo est ainsi construit

A	B	C	E	F
Lettres	Sceaux	Trompettes	Coupes	Visions

c'est-à-dire, d'après le contenu

A	B	C	D	E
Eglise	Histoire	Incarnation	Fin	Renouveau



L'analyse de ce schéma est déjà riche d'enseignements. Il est donc entendu que les 5 éléments **A – B – C - D - E** se suivent selon un ordre logique, mais d'une logique qu'il faut évidemment découvrir. De toute évidence, il ne s'agit pas d'une suite (ou d'une logique) chronologique. Cette remarque est importante car elle signifie que l'Apo n'est pas d'abord intéressée par l'histoire événementielle et qu'elle ne doit donc pas être interprétée en premier lieu par ce biais ! Vouloir systématiquement décrypter les péripéties de l'Empire romain vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère ne serait pas rendre justice à l'auteur de l'Apo et à son projet. Son propos est bien plus ambitieux : il entend faire œuvre d'ecclésiologie

et de théologie ; pour y parvenir, il écoute sans doute l'histoire de son temps mais à la seule fin de jouer des accords qui la dépassent infiniment.

Ceci dit, les 5 grandes parties de l'Apo, réunies entre elles par le schéma linéaire, inspirent cinq réflexions principales qui suivent l'ordre d'enchaînement des septénaires.

Dans la construction générale de l'Apocalypse, l'Eglise tient une place à laquelle nous sommes peu habitués : la première. Elle vient avant l'Histoire en général, celle du monde et de la création. Pour nous, l'Eglise est un groupe plus ou moins sociologique fermement inséré dans le monde et minoritaire à tous points de vue par rapport à lui. L'Apocalypse nous présente l'Eglise sous un jour radicalement différent, malgré que cet écrit date d'une époque où l'Eglise, sociologiquement et numériquement, était de moindre poids encore qu'aujourd'hui à l'égard des pouvoirs politiques ; Dans ce livre, il n'est pas possible de poser le monde avant de peser l'Eglise, car celui-là tire son sens de celle-ci. A la limite, l'histoire n'existerait pas si n'existait d'abord (mais non chronologiquement) l'Eglise historiquement « exemplarisée » dans les sept communautés asiatiques. C'est l'Eglise de Jésus-Christ préparée par l'Eglise d'Israël qui donne au monde créé et historique sa raison d'être pour et en ceci qu'elle lui donne son sens, c'est-à-dire sa direction, son aboutissement. Une telle théologie est proche de celle de toutes les Ecritures pour lesquelles l'événement décisif pour le monde est l'élection d'Israël. Pour la préparer, Abraham fut appelé, pour la permettre, « en un commencement, Dieu crée le ciel et la terre » (Gn 1, 1). Le « dogme de la création, en Israël, n'est nullement un point de départ, mais un aboutissement de la réflexion théologique sur l'élection d'Israël. La position première de l'Eglise dans l'enchaînement des septénaires est analogue : si le monde existe, c'est afin de permettre l'éclosion d'un peuple qui « adore Dieu en esprit et en vérité » (Jn 4, 24), sans lequel le monde serait à ce point dépourvu de signification qu'il n'aurait même pas émergé à l'existence.

Il fallait donc d'abord poser l'Eglise. Ceci fait, la réalité que l'on peut appeler la création, ou le monde, ou l'Histoire, peut faire son entrée. En elle, certes, l'Eglise est présente, avec toutefois son lot d'imperfections, de tiédeurs et de péchés. Aussi bien cette présence si ambiguë n'incline pas à jeter sur cette Histoire un regard bien optimiste : des conflits de tous genres y règnent dont l'évidence même fait question. Qu'est-ce donc qu'une Histoire, marquée de tant de maux, alors que son existence même est conséquente à celle d'une Eglise, annonciatrice et inspiratrice de bonheur et de salut ? Mystère sept fois scellé, en vérité, qui constitue la « crise » profonde de l'Histoire.

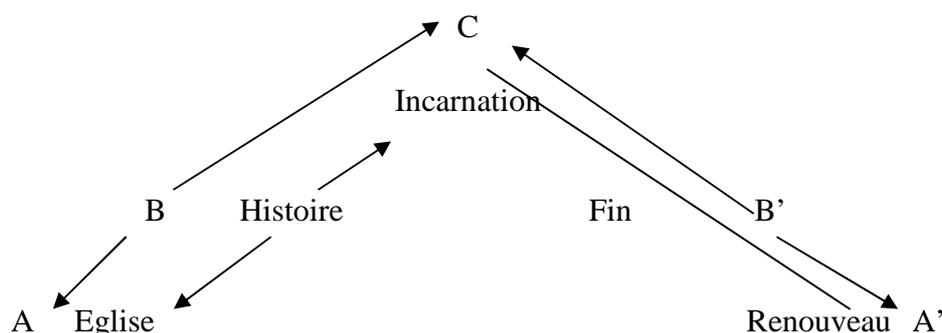
La foi pose ce diagnostic que la crise naît de la vantardise des hommes, rebelles à l'égard d'un Dieu dont ils ne souffrent pas de n'être que l'image. C'est à Dieu que l'homme en veut et, selon l'auteur de l'Apo, Celui-ci le sait. Afin de sortir l'Histoire de sa crise, Dieu serait prêt à courir un risque plus grand encore que celui de la création initiale. Il serait prêt à se livrer, dans une Ecriture vérifiable d'abord (Ap 10), dans une mort quasiment inéluctable ensuite (Ap 11), dans un abandon total enfin de ses prérogatives divines (Ap 12). Si une telle décision amoureuse provoque la jubilation dans le ciel (la doxologie centrale : Ap 11, 16-18 + 12, 10-12), elle est cause d'un émoi et d'une convulsion intenses dans l'Histoire (Ap 11, 19b). Mais l'offense de Dieu n'est pas un épisode passager ; elle est un acte permanent et décisif, elle est provocation à une séparation des lumières et des ténèbres, inextricablement mêlées dans tout ce qui est historique.

Une fois établie, l'Incarnation permet à l'Histoire de reprendre un cours qui se sait désormais abrégé (pour mémoire : l'Apocalypse n'a pas de calendrier autre que théologique !). L'Histoire se poursuit donc et les nations reprennent leurs œuvres faites de grandeurs et de péchés, de morts et de vies, seulement illuminées par la venue de l'Enfant né d'une femme vêtue de soleil (Ap 12, 1). Leurs œuvres, pour sûr, sont légitimes, mais elles appellent un jugement, une séparation, une référence ultime à l'événement de l'Incarnation. En elles, la part de péché et de mort - c.-à-d. de finitude - est promise à l'anéantissement : en cela se vérifiera la fin absolue de l'Histoire ; en elles, ce qu'il y a de grandeur et de vie sera mis à part, comme trié de l'ivraie, afin de reconnaître une existence nouvelle dans laquelle la finitude n'aura plus la même signification. L'Histoire n'est pas promise à des rebondissements successifs, mais à une fin absolue décidant d'un renouvellement absolu.

Ce renouvellement est restauration et récapitulation. Il est existence nouvelle dans un cadre nouveau où Dieu n'est plus remis en question, mais seulement ressenti pour ce qu'Il est vraiment : Amour total pour son Epouse, Jérusalem. La première création, tout autant d'ailleurs que l'Eglise historique sont achevées : elles appartiennent désormais à un autre ordre. Même le soleil n'est plus nécessaire pour vivre dans la clarté : il n'était d'ailleurs que la concession du quatrième jour (Gn 1, 16) ; en ce moment, la clarté de Dieu suffit à provoquer la lumière. Le jardin, jadis prêté à l'homme, avec son arbre de vie/mort (Gn 2, 15-16) est désormais remplacé par une ville, symbole culturel d'œuvres humaines et ambition du séjour des hommes. Mais cette Ville nouvelle n'a pas l'orgueil de vouloir conquérir le ciel (Gn 11, 4) ; au contraire, elle descend du ciel pour être offerte aux hommes nouveaux. Aussi bien cette « Ville-séjour » est-elle stable à jamais (elle est cubique : Ap 21, 16) et l'arbre de vie qui y croît, avec ses douze récoltes annuelles, y assure santé et vie (Ap 22, 2). Le passage de Dieu dans l'Histoire des hommes a produit son effet : les hommes sont désormais passés dans la vie de Dieu ?

2.2. Le schéma par emboîtements.

Le second schéma possible, dit par « emboîtement », est de facture très biblique. Il dispose les divers éléments de la composition de la manière suivante :



Ce plan fait évidemment de l'Incarnation le moment central (au sens qui va être dit), référentiel et, en quelque sorte premier de toute la construction, sans que cela contredise pour autant le schéma précédent que celui-ci vient compléter et corriger. Par rapport à ce sommet, il est manifesté que :

- A et B sont d'un même côté, B' et A' sur l'autre versant ;
- A s'achève et s'épanouit en A', de même que B en B' ;

- C influence d'une part A et B et, d'autre part, B' et A'.
- B a une incidence sur A comme B' l'a sur A'.

Tout le mouvement de l'Apocalypse est donc structuré et un enseignement se dégage de chacune des corrélations. Quelques-unes seulement vont être dites.

Ainsi appert-il, en premier lieu, que les éléments A et B se situent sur le versant de l'historique, tandis que B' et A' habitent le flanc du non-historique ou du métahistorique. Entre les deux, au sommet, C occupe une position non pas médiane ou intermédiaire, mais totalisatrice. Il relève autant de l'historique que du non-historique en ceci qu'il est le point de rencontre et de fusion de la « terre » (A + B : lieu des hommes, dont le chiffre est 4) et du « ciel » (B' + A' : espace-non-lieu de Dieu, dont le chiffre est 3). L'incarnation est la plénitude du 7 qui retentit sur tous les tableaux. Il y a du ciel dans A, comme espérance, et il y a de la terre en A' comme souvenir.

Mais si l'Incarnation (C) est un point totalisateur, elle est également un point de rupture. Elle marque le clivage entre Histoire et Méta-Histoire (tant humaines qu'ecclésiales) et provoque une solution de continuité. A et B sont antithétiques par rapport à A' et B' qui n'en constituent pas le prolongement homogène. Le Dieu incarné peut se présenter, sans forfanterie, comme le point de départ (alpha) et l'aboutissement (oméga) de l'histoire, mais les réalités historiques contenues dans A et B ne sont en rien des débuts (alpha) en progression continue vers leurs épanouissements (oméga teilhardien). Bien au contraire, A et B sont promis à l'abolition, au profit d'une terre radicalement nouvelle (B' totalement autre que B) et d'un ciel radicalement neuf (A' totalement autre que A). Sans cette cassure décisive, la terre finale continuerait, bon gré mal gré, à produire le deuil du Crucifié. On ne saurait donc accepter de sang-froid une définition de la vie chrétienne (ou humaine) comme une conduite progressive et continue de ce monde d'injustice vers le Royaume des Justes.

Il s'ensuit de cette analyse et de la confrontation entre A' et A, qu'il y aurait péril (péché ou fléau, dans le langage apocalyptique) à anticiper en A ce qui est prédit de A' par exemple. Il reviendrait à « angéliser » l'Eglise la dotant dès maintenant des privilèges décernés à la création nouvelle. L'arbre de vie (Ap 22, 2) n'est pas encore planté dans nos Eglises (Ap 2, 7) qui connaissaient encore les fruits défendus générateurs de péché et donc de mort : l'abolition des normes de vie et des règles de conduite serait plus que prématurée. De même, la Jérusalem céleste n'a plus besoin de Temple (Ap 21, 22), car elle appartient toute entière au domaine du divin et du sacré ; les Eglises terrestres, elles, ne peuvent maintenant être laïcisées » et renoncer dès maintenant à un temple et à un culte (Ap 3, 20). On pourrait multiplier les exemples, voire les particulariser dans les modes qui de tous temps ont assailli l'Eglise jusqu'à nos jours.

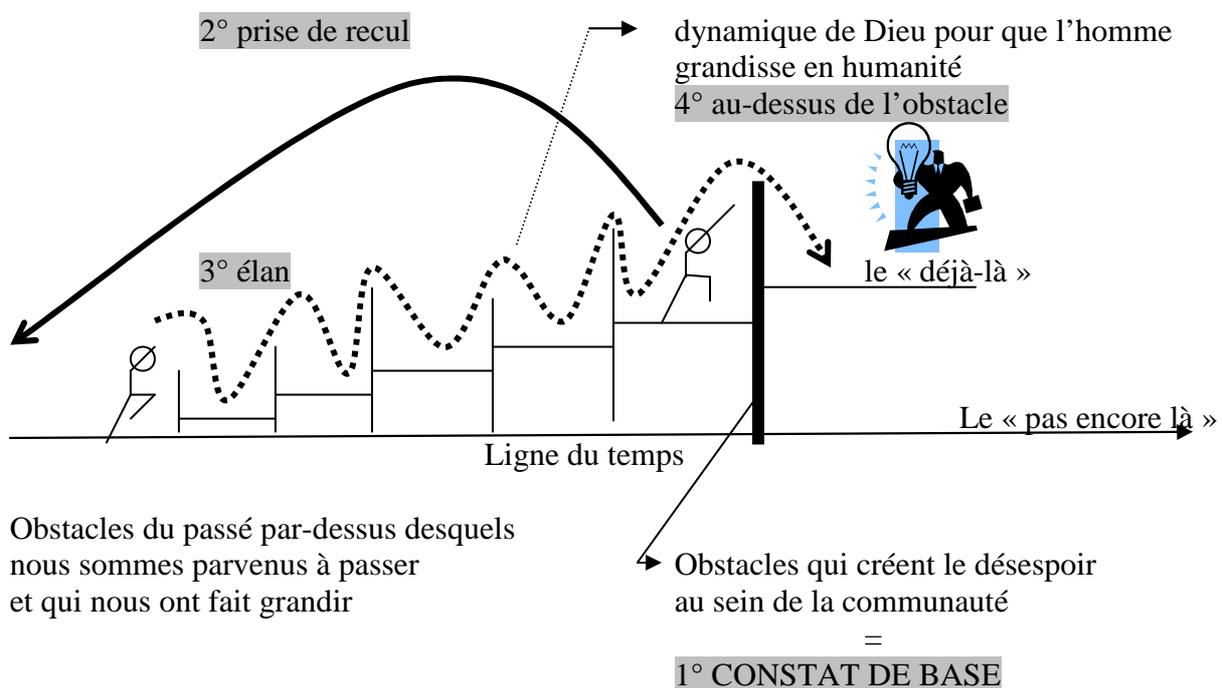
3. Un petit mot sur le genre littéraire apocalyptique

3.1. Le procédé d'antidatation.

Imaginons une communauté de croyants confrontée à des persécutions, à des exclusions répétées tant de leur religion-mère (le judaïsme) et que de l'Empire romain qui les persécute. Comment donner espoir à cette communauté ? Comment les inscrire dans une dynamique d'espérance ?

Il suffit de donner l'impression au lecteur d'un récit qu'on « voit » des événements à venir alors que ces événements sont très actuels ?

Il suffit de se projeter dans le passé et de prétendre lire l'avenir. Schématiquement, voici ce que donne ce procédé



Du point de vue biblique, cette dynamique de l'élan, c'est le Dieu de l'Alliance d'amour qui l'insuffle. Une Alliance qui, selon les chrétiens, s'est faite homme ; une Alliance qui dans le Nouveau Testament s'est incarnée en Jésus. Ce sont les mystères de l'Incarnation, de la Passion et de la Résurrection, de la Rédemption (salut) qui constituent le véritable centre du livre de l'Apocalypse. Nous sommes sauvés ! Dieu agit au sein de l'histoire. Le Royaume qu'on espère est à la fois « déjà-là » et « pas encore là ». Les vicissitudes présentes sont éclairées d'un jour nouveau. Les persécutés ré-espèrent. Les tièdes retrouvent le courage, les égarés se convertissent. Pour participer au triomphe de Dieu la consigne est de persévérer et de se tenir prêt. Tout homme, un jour ou l'autre, sera confronté à la fin de son propre monde, à sa propre mort.

En plein cœur du désespoir, de la fragilité de la vie, ce récit annonce LA bonne nouvelle.

(Apocalypstein signifie « Révélation, ôter le voile »). Une apocalypse est une ré-vélation.

L'homme de Dieu qui a reçu cette révélation se présente comme un visionnaire : il a vu le ciel entrouvert qui lui a donné de contempler des réalités normalement inaccessibles. Dès lors, le message est transmis sous forme de description et d'une interprétation de ce qui a été entrevu ; l'image prend le pas sur le discours. L'image annonce la venue de la Jérusalem céleste. Elle est « déjà-là », mais elle n'est « pas encore là » dans toute sa plénitude.